

quatre-vingt-douzième partie de la force que l'oiseau dépense seulement pour se soutenir dans l'air, et que la quantité d'action est d'autant moindre pour le vol rapide, que la densité de l'air est plus petite.

\*.\* Vous vous souvenez que feu M. de Robespierre, qui n'était pas cependant un croyant fanatique, avait trouvé bon de faire décréter l'existence de l'Être suprême par la Convention, tant il était convaincu que les sociétés humaines ne pouvaient se passer de Dieu. Voltaire disait de son côté :

Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer.

Ce Robespierre m'a tout l'air d'un clercal, et M. de Voltaire n'était qu'un cagot. Les libres penseurs de nos jours se sont guéris de ces faiblesses. Deux grands journaux, — la tour de Babel aussi était fort grande, — *le Siècle* et *le Temps*, déclarent, sous la responsabilité de deux illustres écrivains, répondant aux noms de Jourdan et de Brisson, "qu'il a été reconnu que la morale est tout à fait indépendante de toute croyance religieuse et de toute hypothèse métaphysique; pour enseigner les lois morales, il n'est pas besoin d'avoir affirmé ou nié Dieu." Après avoir cité ces mémorables paroles de M. Jourdan du *Siècle*, M. Henri Brisson du *Temps* se félicite d'avoir défendu les mêmes idées, et de se trouver en outre d'accord avec M. de Girardin de *la Presse*, et M. Peyrat de *l'Avenir national*, et il exprime le ferme espoir que cette touchante unanimité de la presse libérale décidera l'assemblée maçonnique à prendre une grande mesure.

Que Dieu se le dise : son existence tient à un fil. Il paraîtra devant l'assemblée maçonnique en prévenu, presque en condamné, et le décret de la Convention, relatif

à l'Être suprême, pourra bien être rapporté.

Malgré la décision du concile œcuménique de la presse libérale, présidée par M. Jourdan qui, demeuré galant et dameret sous ses cheveux gris, chante un perpétuel épithalame à la femme libre du saint-simonisme, je me permettrai quelques objections. D'abord il semble que Voltaire, qui n'avait jamais plus d'esprit que lorsqu'il se servait de son esprit contre les athées, ait marqué d'avance d'un ridicule indélébile les Pères du concile libéral, en écrivant sa satire sur le concours ouvert par Dieu lui-même, pour entendre déraisonner les philosophes sur son essence infinie. A la fin du concours, un petit Juif, chétif et laid, — c'est Spinoza, le précurseur de nos libres penseurs, — s'approche du trône éternel où siège le Créateur et lui dit :

Et je crois, entre nous, que vous n'existez pas.

Nier Dieu en face des preuves éclatantes et de tout genre qui attestent son existence, ce n'est guère moins absurde que de nier Dieu en parlant à Dieu lui-même. Mais enfin puisqu'il y a des philosophes qui ont inventé la logique de l'absurde, qu'ils tâchent donc de vous dire d'où ils font dériver la morale s'ils ne croient ni en Dieu ni à l'existence et à l'immortalité de l'âme.

\*.\* Est-il bien vrai que l'on meurt moins aujourd'hui que l'on ne mourait au dix septième siècle? Est-il vrai surtout que la diminution de la mortalité à Paris doit être en grande partie attribuée aux plantations dont l'étendue a beaucoup augmenté?

C'est l'avis du *Journal des Débats*. "Le 31 décembre 1853, dit-il, il y avait à Paris 216 hectares